

Albums, la vie d'après

Jean-Jacques Moles, Marilia Destot, Peter Wendel, tous ont travaillé à façonner le roman de leur famille. Par-delà la simple documentation de leurs existences, c'est la mise en album qui force l'attention. Que de soin à se raconter à figurer le meilleur de leurs vies, que d'affection portée à leurs proches et à eux-mêmes. « La fiction est le réel humain », affirme Nancy Huston dans *L'espèce fabulatrice*. Dans l'histoire de la photographie, l'album déborde de fabulations généralement bienveillantes, de ces fictions qui réconfortent nos fragiles identités.

JEAN PERRET

Ai-je déjà dit ici ma rencontre de hasard avec une famille dans un marché aux puces de Tel-Aviv ? Dans un sachet de plastique usé, d'un blanc grisaille, qu'il m'avait été possible d'acheter pour une modique somme, je découvrais des poignées de photographies qu'aucune main n'avait classées. La famille rencontrée à Tel-Aviv est restée désarticulée, je n'ai jamais cherché à en assembler les images selon un fil rouge qu'il m'aurait intéressé d'inventer. Je pense aussi à cette autre petite collection de photographies de soldats dénichée à Athènes. S'agissait-il d'une histoire de famille sur fond de dictature ?

La pratique cinématographique du *found footage*, qu'on peut étendre au champ photographique, consiste à rassembler des images anonymes, que des collectionneurs pétris de curiosité ou poussés par le besoin de s'appropriier des histoires accumulent méticuleusement. Certains engagent des enquêtes afin d'identifier les anonymes momifiés et leur prêter une histoire qui pourrait être la leur.

Et que dire de ma rencontre avec « Chantal » dans le vaste hangar de la brocante de Lézardrieux, en Bretagne, où dix-neuf clichés noir-blanc témoignent de la présence, aux alentours d'une maison de maître, d'une femme d'une quarantaine d'années ! Je lui prête un prénom dont j'imagine qu'il peut lui seoir, joue avec les tirages, en modifie l'ordre, me raconte une aimable fiction pour en sourire. Chantal est enjouée, tient la pose sans afféterie. Des plates-bandes abondamment fleuries, du chien flou, de l'eau constellée de feuilles mortes émane la douceur d'un moment dont on ne saura jamais qui voulut en immortaliser l'harmonie.

Images d'amateurs éparses, anonymes, abandonnées, ramassées, rassemblées en des bacs, des sacs, des cartons à chaussures, issues de l'industrie argentique avant que celle-ci soit pour une large partie submergée dès 2007 par le tsunami numérique. Inarrêtable conquête du marché mondial des smartphones qui assurent plus de 90% des milliards d'images prises quotidiennement. Révolution spectaculaire du temps du papier à celui du numérique, qui condamnerait l'album de famille à disparaître ? Certes, à l'image du vinyle qui n'a pas dit son dernier air, le tirage sur papier de fichiers numériques est pratiqué par des laboratoires et pour partie des bornes en libre-service installées aux entrées des supermarchés.

Et des albums deviennent encore des livres...

Geneviève et Raymond. C'est le titre que Jean-Jacques Moles, photographe français né en 1952, donne à son album de famille, sous-titré *Une histoire familiale et rurale, au cœur du XX^e siècle*, et centré sur ses parents. La mère est née en 1927, le père en 1924, ils se marient en 1947 à Montesquieu, près de Moissac dans le Tarn-et-Garonne. Lui revient de la guerre où il avait rejoint la



Raymond et Geneviève. Moissac.



Raymond part en tournée, devant le nouveau bureau de Poste. Sérignac, années 60. Photo JJM.

Résistance, elle avait trouvé un emploi dans une minoterie.

De milieux modestes, grandis dans des fratries de huit et six enfants, ils font leur vie dans les Postes. Elle le seconde à l'entretien des locaux et tient le guichet quant il distribue le courrier. De nombreuses affectations, avec dès 1956 un point d'ancrage à Sérignac, dans le Tarn-et-Garonne. 70 ans de mariage en 2017, c'est alors que Raymond meurt et seize mois plus tard Geneviève.

La couverture du livre-album reproduit le grain de la moleskine par un pelliculage texturé. Cent douze pages tracent le chemin de vie de Geneviève et Raymond au sein de leurs familles entre 1932 et 2013. Tous les clichés, sauf rares exceptions, sont ceux de personnes qui posent en face de l'appareil (dans les années 60, c'est un Kodak Brownie Starlet). La mise en scène est minimale. Une simplicité qui révèle l'humilité des personnes photographiées. Aucune n'ajoute à la pose le jeu d'une autre pose, d'une prétention à paraître autre qu'elle-même. Point de pitreries, de gestes exagérés, de clins d'œil propres à s'amuser du preneur des images. Présences sérieuses, plus ou moins détendues, visages graves ou en sourire, selon les moments de travail, de vacances, de cérémonies.

De rares images sont prises sur le vif, dans le mouvement d'une promenade, d'une activité aux champs. Autant que l'immobilisation des personnes face à l'objectif, ce qui fonde le geste photographique amateur est la distance à laquelle les images sont prises. De trop loin serait-on tenté de dire, mais toujours de sorte que les gens soient en pied, debout, de tout leur long ! Quelques cadrages rapprochés, certes, mais aucun gros plan de visage. La narration que déroule ce livre archétypique est celle du collectif, du groupe, de la famille que Jean-Jacques Moles



Geneviève, Patricia et Raymond. Bort-les-Orgues, Corrèze. Août 1965. Photo JJM

Au camping. Jean-Jacques, Patricia et Geneviève. Saint Nectaire. Puy de Dôme. Juillet 1965

Vacances en Bretagne. Geneviève, Jean-Jacques et Patricia. Saint Malo. Été 1966

Une page de l'album Geneviève et Raymond.

prend soin de déployer sur huit décennies et quatre générations.

Les images de quelques documents (livrets scolaire et de famille, carte syndicale CGT-FO, fiche de salaire, et une seule lettre, datée du 30 mai 1945, du soldat Raymond à Geneviève – pourtant, une boîte rouillée bourrée de lettres fut trouvée sur l'étagère du garage à Moissac ! – donnent consistance à ce portrait d'un milieu rural modeste. Les images, aux bords droits ou crénelés, sont insérées selon une chronologie et une dynamique linéaire, que des thèmes rythment – guerre, mariage, travail – mais on voit aussi en deuxième partie de l'album que les vies s'installent dans plus de confort, alors « on s'amusait... », « on s'habillait... », « on célébra... », « on partait en vacances... ».

Exemplaire, cet album est un hommage du fils à ses parents. Nulle expression de drames, de souffrances, de dissension n'ébranle ce qui le fonde : le désir du roman familial et de ses histoires collectives. Ce récit est habité d'une mémoire vive tout entière lovée dans cette émouvante fiction naturaliste et authentiquement documentée. Jean-Jacques Moles a édité à compte d'auteur 100 exemplaires de l'ouvrage dont il a offert 70 aux membres de sa famille élargie. Son album, comme tant d'autres, est invitation à tirer ses propres photographies sur papier et à les disposer sur les pages blanches du grand album de sa vie, telle qu'elle est vécue, perçue, désirée et à terme mythifiée.

La Promesse se donne comme le journal-poème d'un couple et de la naissance d'un enfant. Mue par le désir de raconter son histoire, Marilia Destot, photographe française née en 1977, établie à New York, distribue les images de son corpus dans trois carnets, réunis en un étui de carton brut marqué de son nom et de ceux de trois artistes intimement attachés au projet : l'auteur-compositeur-interprète Dominique A, la poétesse Sabine Huynh et Keren Ann, également auteure-compositrice-interprète. Leurs textes sont placés en fin de chaque cahier, fine écriture poétique qui a pour vertu de poursuivre d'une voix murmurée, chantée, la suspension du temps. Parmi tant d'images prises au cours de vingt années, celles retenues ici sont montées par fragments d'intimité, un homme au torse nu couché dans un lit, des mains aux doigts écartés posées sur un mur blanc, des arbres battus par un vent d'orage, des mouettes en vol en plan rapproché...

La jaquette enveloppant chaque carnet se déplie en quatre volets, des *constellations*, comme les nomme Marilia Destot. L'intérieur de la jaquette reçoit en un seul tenant les photographies qui composent le livre. C'est la carte d'un territoire.

Les images parcourent les livres selon le subtil concept graphique voulu par la photographe. Des pleines pages, doubles pages, des trois quarts et demi-pages et de plus petits formats rythment le montage, qui fait l'économie de toute information : ni date ni lieu. Des atmosphères que Marilia Destot

entremêle sur un mode poétique. La temporalité échafaudée suggère des liens secrets, des rapports de hasards heureux, des motifs en résonance. Dans chaque carnet se répondent des configurations en libre association propices à méditation. Les espaces blancs sont d'élégantes respirations. Un bâton d'étincelles projette ses étoiles d'une page à l'autre, recto-verso. Aucun cheminement n'est imposé, il est fait confiance au flâneur au sens de Walter Benjamin, émancipé du mouvement imposé de la société.

Toute une vie est diffractée, décomposée, mise en abyme. Qu'on prenne à témoin le triptyque qui découpe le visage de l'auteure et sa chevelure délicatement répandue sur un drap blanc. Trois images pour une seule présence. Une phrase émerge d'un livre, petits mots sur une double page, le projet de la photographe est murmuré : « Je me souviens ».

Dans le deuxième carnet, l'enfant est attendu qui galbe le ventre de sa mère en promenade dans un verger. Puis ce baiser de tendresse maternelle, le petit corps du garçon est accueilli, sa mère apprend à le regarder, ses pieds, son épaule, une image en double page est magnifiquement floue qui accroche en plan très rapproché sa bouche, son nez. Un autre baiser en train de glisser hors cadre, à moins qu'il ne soit en train d'y entrer, est celui des parents. La nature embrasse cette intimité, des arbres, la mer, une vallée baignée de brume, les étendues herbeuses, des oiseaux déployés au loin et des poissons attardés dans l'eau

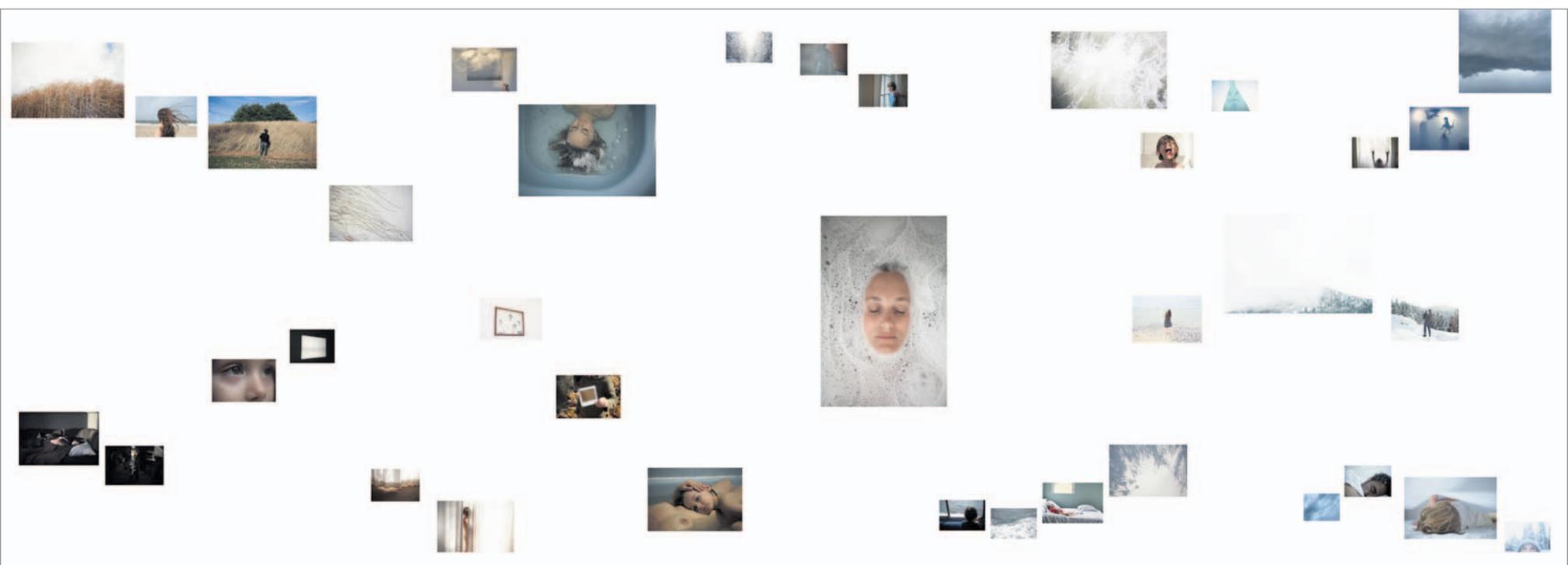
noire d'un bassin, c'est ainsi que l'univers s'offre à la vue.

Le troisième cahier, qui sera suivi dans les années à venir par six autres, consigne l'avènement de la vie de famille de l'été à l'hiver. La mer en écume que l'enfant observe en une séquence de trois photographies ouvre sur le mouvement immémorial des vagues. L'univers est infini, même dans le bain dont on devine la tiédeur de l'eau qui réunit mère et enfant en une touchante étreinte. L'avant-dernière image est celle de Marilia Destot coiffée d'un bonnet bleu clair comme les arbres enneigés derrière elle. Son visage est cadré au-dessous de ses yeux, son regard dirigé vers le ciel. Puis, après le doux poème de Keren Ann, une image de clôture. Un ciel d'orage et on pense à ce « ciel bas et lourd [qui] pèse comme un couvercle » de Léo Ferré, paysage dont on ne sait s'il est à l'endroit ou à l'envers, et dont on prévoit la force tonitruante.

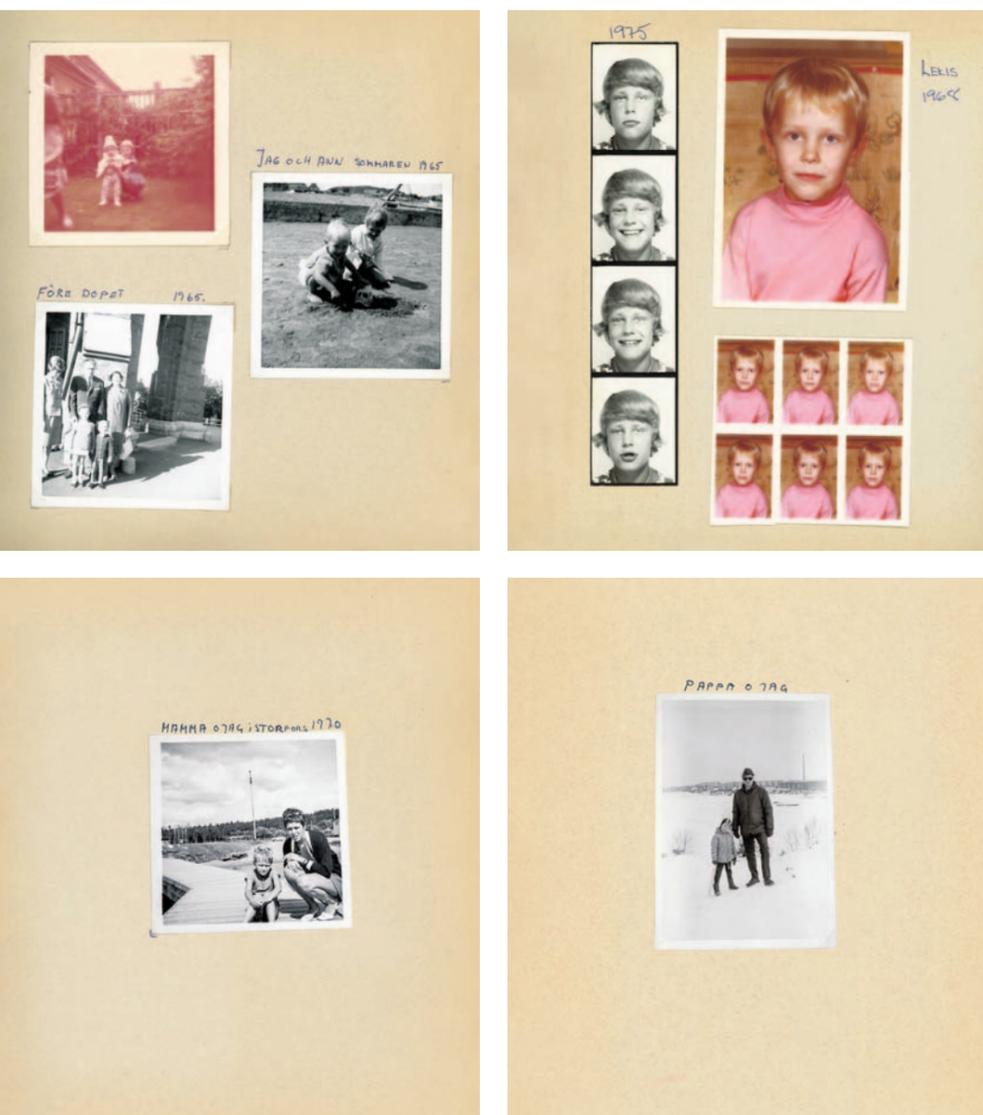
Ces trois carnets, imprimés à 500 exemplaires, relèvent des tentatives toujours reconduites de construire de petits remparts de mémoire envers l'évanescence du temps qui passe. La délicatesse et la pudeur définissent cette autobiographie dont la sincérité est caractéristique des albums de famille. La fiction est ici au meilleur de son régime, qui murmure les beautés de l'existence. Chant d'harmonie qu'aucune déconvenue ne perturbe. Seule trace d'un petit chagrin, ces larmes perlées au bord des yeux de l'enfant.



La Promesse, jaquette extérieure du volume 2.



La Promesse, jaquette intérieure du volume 3.



Missing Pages est l'album d'un album. Photographe suédois établi à Göteborg et à Berlin, Peter Wendel, né en 1962, l'a mis en page dans un volume toilé de bleu rehaussé d'un filet doré. Les pages, d'un solide grammage, sont tenues par une spirale métallique. Les premières reproduisent celles de l'album de famille avec en ouverture «MAMMA 1967» et «PAPPA» – écriture manuscrite de la mère –, puis neuf pages distribuent des clichés attendus. Années 60 et 70, famille de classe moyenne, des enfants dans le jardin, en baignade au bord d'un lac, ici réunis en petite smala déguisée à la faveur sans doute d'un anniversaire, là regroupés au sein d'une classe primaire. Et le père Noël ne fait pas faux bond. Dans ce milieu familial, Peter Wendel occupe une place de choix. Outre quatre images de photomaton de 1975, c'est un portrait identique de 1968 qui est reproduit à neuf reprises, col roulé rose, cheveux blonds, sourire esquissé, regard pensif dirigé vers l'objectif. Sa mère éprouve-t-elle le besoin d'asseoir la présence de son fils, d'en cerner l'évidence et la fragilité ?

Ces images ceinturent en quelque sorte un ensemble de vingt-deux photographies noir et blanc. C'est là le corps du livre de Peter Wendel, qui tire de son travail des années passées des images prolongeant celles de son enfance. Le photographe travaille en profondeur les noirs et les blancs afin d'en faire sourdre des états d'émotion lovées dans les méandres de sa mémoire. La couleur apporte trop d'informations, dit le photographe, de même que la haute définition. Visages, corps, paysages urbains et de nature, rails de tramway : des flous et des images charbonneuses bousculent la dictature de la haute définition. La question n'est dès lors plus celle du flou *versus* la netteté, mais celle de la figuration d'un univers de sensations et d'émotions. La démarche de Peter Wendel consiste résolument à retrancher le plus possible les informations qui boursoufflent les images nettes et en couleur. Il a confiance en ses lecteurs, c'est par effet soustractif qu'il invite à des méditations silencieuses. Deux images sont tentées par la couleur. Qui affleure aux racines d'un arbre dont les branches sont décharnées par l'hiver, qui se devine sur une façade autour d'une fenêtre dont les rideaux blancs invitent à franchir l'obscurité.

Missing Pages fait le récit sous-jacent de ce qui hante la photographie, soit cette image inaccessible qui sommeille au creux invisible de toute existence. Aux images prises de lui et de sa famille, qui consignent des réjouissances quotidiennes, il instille ces représentations intimes ancrées dans les épaisseurs du temps, qui regorgent de récits autrement plus complexes et dont les noirs et blancs sont les gardiens incorruptibles.

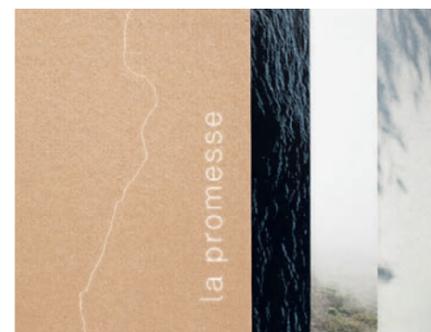
Les démarches de Jean-Jacques Moles, Marilia Destot et Peter Wendel nous invitent chacune à franchir le seuil de leurs récits intimes. L'ordre qui préside à l'enchaînement des images est fragile, il jouxte désordres et possibles errements. À tout récit ses épiphanies comme ses ombres, à toute fiction ses hors-champ.



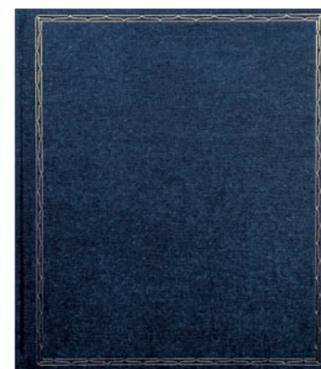
Peter Wendel, extraits de *Missing Pages*.



Geneviève et Raymond. Une histoire familiale et rurale, au cœur du XX^e siècle racontée par Jean-Jacques Moles, F-82500 Maubec, 2022, 112 pages



Marilia Destot
La promesse
Filigrane Éditions, 2020, 3 volumes
www.filigranes.com
mariliadestot.com



Peter Wendel
Missing Pages
Journal, Stockholm, 2021
journal-photobooks.com
www.peterwendel.se